

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Volume 13.

MONTREAL, VENDREDI 28 SEPTEMBRE, 1849.

No. 3.

CORRESPONDANCE.

Correspondance Lyonnaise.

Lyon, 1er septembre 1849.

Tu me pries de te donner quelques détails politiques impartiaux sur la France, et sur l'Europe dont tu es séparé par l'Océan; je vais, à dater de ce jour, et autant qu'il me sera loisible, accomplir cette tâche: il m'est si doux de faire quelque chose pour toi...

..... Eh bien, en France, que faisons-nous par le temps qui court?—Nous ne faisons rien de bien ni mal, et c'est déjà beaucoup! Nos affaires politiques sont d'un calme parfait, calme indéfinissable qui n'est ni celui de la crainte, ni celui de la sécurité; mais qui, dans l'apparence, semble rappeler les beaux jours de la Monarchie. Les rouges probablement conspirant dans l'ombre, car ils ne sont ni satisfaits ni changés ni vaincus; mais ils n'osent se montrer au grand jour. Notre assemblée législative, fatiguée de ses *travaux* de trois mois, s'est donnée six semaines de vacances, tout en ayant bien le soin de se réserver les 25 francs par jour. Sublimes législateurs! Ils avaient tant et si bien fait de l'ouvrage qu'il leur fallait un repos absolu.—En attendant le bon plaisir de ces MM. la France souffre et tourne avec anxiété ses regards vers les hommes de qui elle semble tout attendre. Jusqu'à cette heure, nulle bonne loi complète, nulle amélioration en faveur des classes souffrantes, nulle garantie suffisante en faveur de l'ordre moral ne sont sorties de notre majorité parlementaire. Ainsi que son aînée l'Assemblée Constituante, la Législative a ses parties bien distinctes les uns des autres: à la droite siègent les légitimistes au nombre de 180 à 200. Enx seuls ont cet amour national qui leur fait préférer la gloire et l'intérêt de la patrie à leurs intérêts propres; de la part l'initiation de toutes les améliorations possibles. Au centre, les orléanistes et quelques membres du tiers-parti, qui sont assez connus, égoïstes, opposés aux réformes utiles, grands partisans de la monarchie napoléonienne; advenue à la France qui pourra, peu leur importe, ils ont tout en abnégation. La gauche est occupée par le tiers-parti républicain et les républicains un peu ternes qui joignent aux dispositions des philippistes, une grande tergiversation dans les affaires politiques, beaucoup de faiblesse où il devrait y avoir une grande énergie, sans but arrêté de ce qu'ils ont à faire le lendemain, établissant un moyen terme entre l'ordre et le désordre.... Enfin, la *bonne montagne*, ou missigent 200 montagnards archi-rouges, socialistes ou *parloteux*. Dénusés de talents, à une ou deux exceptions près, imbéciles de principes et de préjugés les plus grossiers et les plus absurdes, inconvenants jusqu'à la éruption, terminant par leurs stupides déclamations et leurs gestes ignobles les gloires les plus pures de la France, habitués de clubs, de travernes et autres lieux semblables; voilà le portrait de nos ultra-démocrates.

Les prévisions que l'on avait en France se trouvent accomplies, la grande lutte hongroise est terminée. La s'achève la phase révolutionnaire européenne commencée à Paris le 24 février 1848. De tout ce mouvement insurrectionnel qui a, pendant 18 mois, agité la

France, l'Italie, l'Allemagne, il ne reste que notre indécise République. De nombreuses victimes, beaucoup de sang versé, les larmes des faibles, des exilés, un accroissement général de misère; tel est le fruit des dernières et violentes tentatives.—Cette expérience suffrait-elle?

Ce qui se passe à Rome prouve qu'il est beaucoup plus facile de vaincre la démagogie que de rétablir, après l'avoir chassé l'ordre et l'action régulière du pouvoir....

Quelle triste époque pourtant que celle où nous vivons! Les caractères s'abaissent, les esprits s'obscurcissent, la production est paralysée dans l'industrie comme dans les sciences, comme dans les arts, comme dans les lettres; plus d'inspirations, plus de mouvement intellectuel, plus de créations originales. On se croirait arrivé à ces temps néfastes prédits par l'immortel Chateaubriand. Les artistes sont condamnés à mendier dans les rues, s'ils ne veulent mourir de faim. L'ouvrier subit le même sort que l'artiste et l'homme de lettres. L'égalité que l'on a tant proclamée c'est l'égalité de la misère et d'un abaissement universel. Il y avait un lieu où l'intelligence présentait encore quelques signes de vitalité, passionnait l'opinion, lui donnait une direction; là aussi l'inertie, le silence, le vide et la mort ont pénétré.... Que sont donc devenus les solennels et palpitants débats de nos assemblées parlementaires? Berryer, Montalembert, Larocche-Jacquelin, Molé, Broglie, Thiers, où êtes-vous? pourquoi la parole est-elle muette et stérile sur vos lèvres! La France attend... la France écoute immobile et silencieuse. L'étranger qui vient visiter Paris croit se trouver dans Herculanum, où tout mouvement, toute activité, toute vie ont été pétrifiés par l'invasion subite de la lave, que le volcan révolutionnaire a vomie sur Paris, lave non moins étouffante, non moins mortelle que celle qui a enseveli les anciennes cités Napolitaines.

Les hommes d'état dont l'expérience, les talents connus devraient nous éclairer et nous diriger, s'étaient peu à peu, s'annulent soit par calcul dont le secret nous échappe, soit frappés de cette impuissance et de cette paralysie intellectuelle qui semblent être la maladie, le fléau, le châtiment de notre siècle. Que Dieu protège la France!—Quand une société s'abandonne à elle-même, quand elle est abandonnée par ceux qui devraient la diriger, le moment est favorable pour les expédients hasardeux pour les coups de mains révolutionnaires ou absolutistes. Approche-t-on nous d'un de ces moments? Toutes les forces vives de la France sont paralysées, les intelligences obscurcies ou éteintes, les masses terrées sous la misère, les institutions ne rendent aucun service, c'est l'heure des invasions par le dedans ou par le dehors. C'est l'insurrection. La France telle que nous l'ont faite les révolutionnaires de 1830 et 1848 est prête à subir toutes les usurpations. Bien souvent je me suis décrié avec notre héros Chateaubriand près de rendre le dernier soupir: Le Christ seul sauvera la société moderne!

Notre patrie vient d'assister à un singulier spectacle; quelques hommes se sont réunis de la France, de l'Angleterre et de l'Amérique, et ils ont proclamé le principe de la paix universelle. Le grand légis-

lateur, celui qui devait changer la face du monde n'était pas allé aussi loin: "Bienheureux les pacifiques parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu, s'était-il écrié dans son magnifique sermon sur la montagne! Était-ce à dire qu'ils les hommes seraient pacifiques, non sans doute. J'ai lu déjà bien des discours bons ou mauvais; le pays a vu passer bien des orateurs, mais aucun d'eux n'a osé aborder la question sous son véritable point de vue; de grands mots, de grands gestes, des poignées de mains, des embrassements universels; mais des raisonnements, mais de la logique, mais de la vérité, point. Est-il possible que des hommes sérieux se persuadent qu'il suffit de se réunir dans une grande cité, de pérorer pendant trois jours, d'allier des phrases pompeuses, de s'embrasser, de jouer une puérile et ridicule comédie, et puis de proclamer l'arbitrage des peuples et le désarmement général, pour obtenir la paix universelle!... Je regrette que M. Duguerry actuellement Curé de la Madeleine ait été un des plus chauds partisans des amis de la paix universelle. Il encourage le blâme surtout, quand, pour se faire applaudir par les protestants, il s'est écrié en parlant du Pape: "Je n'aime pas les restaurations par l'étranger.—Paroles fort déplacées dans un prêtre et qui ont été frénétiquement applaudies par tous les ennemis du St. Siège.

Les visiteurs Français continuent à arriver en grand nombre à Em; le 22 août, une députation des ouvriers de Paris, qui ont fait une souscription pour offrir des pistolets à M. le comte de Chambord, est venue avec ses armes vraiment magnifiques, bien dignes des mains habiles qui les ont offertes et des mains si françaises qui les ont reçues. Le soir, les braves ouvriers étaient dans les salons du comte de Chambord; ils ont en la pensée touchante d'apporter au prince une fleur du jardin des Tuileries, et ils en ont pris un si grand soin pendant le voyage qu'elle est arrivée à Em aussi fraîche et aussi vivace que si elle n'avait pas été transplantée. Il faut avoir vécu dans Pexil pour connaître tout le prix d'un caducée, si frivole, en apparence, pour comprendre tout ce qu'il y a d'émouvant dans la vue d'un peu de terre apportée du sol sur lequel on a couru dans son enfance, alors qu'on avait une patrie non seulement contestée par personne, mais dont chacun vous considérait comme le premier défenseur.

Le choléra continue à sévir dans diverses contrées de la France, principalement à Rochefort, Valenciennes, Beaune. Il vient d'éclater à Nîmes, Marseille, Strasbourg et Metz. A Paris il se contente d'envoyer chaque jour 60 à 70 personnes devant Dieu, ce qui est très modeste de sa part, après les terribles jours de mai et de juin. Un des plus honorables, des plus religieux et des plus énergiques membres de la droite de l'Assemblée législative, M. Victor Grandin, vient d'être enlevé en peu d'heures par le fléau.

Pendant que notre armée, à Rome, excite l'admiration par son courage, son dévouement sa discipline et sa moralité, notre gouvernement se rend inexplicable par ses décisions et ses contradictions. On ne sait ce qu'il veut, et la vérité c'est qu'il ne le sait pas lui-même. Il devrait pourrir se fier plus loyalement, ce semble, à la layette de Pie IX, à sa modération, à ses lumières, à l'intelligence de ses

propres intérêts. Nous ne l'avons pas fait, et nous compromettons notre diplomatie, comme nous avons compromis nos soldats.—On se trompe étrangement quand on suppose Pie IX faible, indécis, capable de se laisser influencer par son entourage. Voici un fait du contraire. Le Pape a nommé le général Zucchi ministre de la guerre. Ayant été précédemment *coupronné vis-à-vis de l'Autriche*, Zucchi fit observer que le choix serait mal vu par cette puissance. "Je ne prétends pas," dit le Pape, qu'aucune puissance soit capable de me circonvenir dans ma conduite: ne "vous inquiétez, général, que des intérêts du St. Siège."—Zucchi ajouta encore qu'il n'acceptait le ministère qu'à condition d'avoir sous ses ordres les troupes étrangères qui resteront à Rome.—"C'est bien entendu," répondit Pie IX, et celles qui ne voudraient pas vous obéir "n'auront qu'à partir." Ce sont là des paroles assez significatives et énergiques.

Certains de nos ministres, de la taille d'Odilon Barrot, de Dufaure, Lacrosse, Passy, etc, ne manquent pas d'apporter toutes les entraves qu'ils peuvent au rétablissement du pouvoir temporel du Pape. Les vrais principes de nationalité et de gloire ne se trouvent que dans MM. de Falloux, Ralhères, et le Président L. N. Bonaparte. Le général Oudinot est vu de mauvais œil par la majorité du cabinet actuel et principalement par MM. Dufaure et Odilon Barrot; c'est ce qui explique l'impuissance de L. Napoléon, de MM. de Falloux, Ralhères à récompenser dignement le général qui tous les Français honnêtes et éclairés admirent. Voici à ce sujet le passage d'un article du journal de l'Assemblée nationale que tous les journaux vrais amis de la justice ont inséré dans leurs colonnes: "Quelque préparé que nous soyons à voir "souvent l'ingratitude prendre la place de "la reconnaissance, nous répuignons à croire "que la France se contente de payer d'un "simple avancement dans l'ordre de la légion d'honneur, le brillant fait d'armes de la "prise de Rome; à défaut du bâton de Maréchal, seule récompense d'un si éminent service. L'histoire et l'opinion se chargeront de venger le général Oudinot duc de Reggio, "qui a conduit avec tant d'héroïsme le siège "de Rome. Le bruit du canon d'attaque retentit encore, les lanciers conquis sont "d'hier et le Président de la République s'est "montré l'admirateur trop éclairé du courage "de ce héros à prendre ici une initiative "qui lui sied si bien. C'est donc à lui qu'il "appartient de nous jamais laisser échapper "l'occasion de donner à notre vaillante armée "des preuves de la satisfaction du pays. Par la "prise de Rome la France a sauvé l'Italie; "par la défaite de l'émigration à Paris et à Lyon "elle a sauvé la France de l'anarchie. A "qu sommes nous redevables du calme dont "nous jouissons, si ce n'est à ses efforts, à son "impossibilité devant le péril, à son excellent esprit, à son imperturbable fidélité au "drapeau. Autour de nous la justice s'est "elle fait entendre?—Non. Serions-nous les "derniers à la rendre grande et solennelle "comme l'action que nous rappelons. Nous "ne voulons pas revenir sur le passé; nous ne "voulons pas comparer le siège d'une ville d'A "fricain à un siège de la ville sainte. La France "accepte toutes ses gloires sans acceptation de "lieu ni d'époque. Mais si un premier bre-

vet de Maréchal de France est sorti de l'as-saut de Constantin en flammes, pourquoi "n'en sortirait-il pas un second de Rome si "miraculeusement protégé par les boulets "qui nous enflammaient le chemin? La victoire "de Rome, nous devons le dire bien haut, a "été à la fois le triomphe de la bravoure, de "la modération et de la discipline de nos sol-dats, qu'on s'en souviendra!"

En attendant, Pie IX a décoré l'illustre général de la grande croix de l'ordre Pie ou *Piano*. Cette riche décoration était accompagnée d'un bref où le Pontife témoigne au chef de l'invincible armée et à la nation française toute son affection et sa reconnaissance. Le général Oudinot, "est après le roi de Naples, le seul grand-croix de cet ordre. Le titre de citoyen romain lui a de plus été conféré. Ce titre est transmissible à ses descendants à perpétuité.

Le Piémont a définitivement fait sa paix avec l'Autriche; les conditions sont un peu dures; mais que faire quand on n'a plus la force de parler en maître. A cette nouvelle, toutefois, Modène a fait grand bruit de reconnaissance. Parme a donné acte d'accession à ce traité de paix.

La dépouille mortelle de l'infortuné Charles Albert qui, après la fatale bataille de Novare et son abdication était allé s'envelopper à Operto, loin des siens, suivi de deux seuls généraux restés ses amis fidèles, où bien de son chagrin enaisant le conduisit au tombeau, va être apportée au milieu de son peuple. Ce prince qui n'eût plus de repos depuis qu'il eût tiré son épée pour placer l'Italie sous son sceptre, l'aura trouvée, il faut l'espérer, dans un monde meilleur. Paix à ses cendres! Le Piémont les recevra comme étant celles de son bienfaiteur. Le rêve du royaume de la haute Italie était surtout carassé par les habitants des contrées transalpines, qui y voyaient un agrandissement de territoire favorable à leur industrie et à leur commerce; mais la Savoie n'y vit jamais qu'un rêve, qui, s'il eût été réalisé, fut devenu pour elle une source de calamités. Charles Albert n'a donc de droits à la reconnaissance de celle-ci que jusqu'au moment où, de gré ou de force, il s'est lancé dans l'arène pour cueillir des palmes, mais où il n'a cueilli que des écyrs. Le parti démocratique l'exalte, il est vrai, surtout dans cette dernière période de sa vie: la chambre des députés, dans laquelle ce parti domine, n'a pas assez de cris, d'éloges, de larmes pour le louer et pleurer; dans toutes les localités et les paroisses se sont des catafalques qui montent jusqu'aux voutes des temples, ce sont des musiques à fendre l'âme et les pierres, des gardes nationales, des troupes de toutes armes à faire faire l'autocrate de toutes les Russies; pas un démocrate ne voudrait manquer à ces pieuses et lugubres cérémonies; mais, ô Charles Albert, si vous attendez le secours de leurs prières pour monter aux cieux, que de longues années vous passerez dans le lien d'expectation d'où font sortir les larmes véritables, les prières du cœur!

Venise, malgré ses lagunes et ses fières dé-fenseurs, n'a pu plus longtemps se défendre contre les empiétements de *l'aigle noir*; elle est tombée, elle aussi, sous le double coup de la famine et de la force; et je déplore son infortune, car Venise ne faisant que réclamer et défendre son indépendance d'au-

FEUILLETON.

Un Missionnaire en Canada (en 1642)

III.

"En arrivant dans ce second village, nous fûmes encore accablés de coups, quoique la conduite de ces barbares ne soit de traiter leurs risonniers qu'une fois de cette manière. Le Seigneur venait nous donner ainsi quelques traits de ressemblance avec son apôtre, qui se glorifie d'avoir été 3 fois battu de verges. Les coups que nous reçûmes alors, étaient moins nombreux qu'ils n'avaient été dans l'autre village, mais ils étaient plus cruels. Nos bourreaux n'étaient pas embarrassés par une multitude empesée, et ils pouvaient mieux les ajuster. Us nous frappèrent sur le devant des jambes en nous causant de très vives douleurs.

"Nous restâmes jusqu'au soir sur le théâtre, et nous allâmes la nuit dans une cabane et sur la terre nue, où sans vêtement et les membres liés, nous fûmes à la merci de personnes de tout sexe et de tout âge. Nous servîmes de jouet aux enfants et aux jeunes gens, qui nous jetaient sur la peau des charbons et des cendres brûlantes, dont nous ne pouvions pas nous délivrer à cause de nos liens. Tel est l'apprentissage qu'on leur fait faire de la cruauté, pour les rendre ensuite capables de plus grandes choses.

"Deux jours et deux nuits s'écoulèrent là ainsi, presque sans aucune nourriture et sans sommeil. Mon âme se trouva alors dans les plus grandes angoisses. Car je voyais nos ennemis monter sur le théâtre, couper les doigts de mes compagnons, serrier leurs poignets avec des cordes, et si fortement, qu'ils tombaient en défaillance, je ressentais les maux de tous, et j'étais aussi affligé qu'on peut l'imaginer d'un Père très-tendre, témoin des douleurs de ses propres enfants (à l'exception de quelques anciens chrétiens, je les avais engendrés tous à J. C. par le baptême.)

"Malgré mes tourments le Seigneur me donnait assez de force pour consoler les Français et les Hurons, qui souffraient avec moi.

"Dans la route comm sur le théâtre où nous avait conduit cette foule cruelle qui était venue pour nous *sauver*. C'est le nom qu'ils donnent aux premières émanations qu'ils exercent contre les prisonniers, je les exhortais tantôt en commun à souffrir avec résignation et confiance, ces supplices, tantôt ils semblaient un jour abondamment récompensés, et à ne pas oublier qu'il faut passer par bien des tribulations pour entrer dans le royaume des cieux. Je leur disais que le temps prédit par le Seigneur était arrivé: *Vous serez affligés et vous pleurerez; le monde au contraire se réjouira. Mais votre tristesse se changera en joie.* J'ajoutais encore que nous étions, comme la femme en travail elle souffre purement l'heure est venue; mais quand elle est délivrée, la joie qu'elle n'a d'avoir un enfant, lui fait oublier toutes les douleurs. Ainsi croyez

bien qu'après ces quelques jours de souffrance passagère, vous goûterez une joie éternelle.

"Et vraiment, c'était pour moi avec raison un grand sujet de consolations, de les voir si bien préparés, surtout les vieux chrétiens Joseph, (1) Estache et les 2 autres; car Théodore s'était sauvé le jour où nous arrivâmes au 1er village; mais comme une balle lui avait brisé l'épaule dans le combat, il mourut en chemin, en se rendant chez les Français.

"Les Français n'avaient encore jamais vu sur leurs théâtres des prisonniers français, ni des chrétiens; aussi contre l'usage, et pour contenter la curiosité de tout le monde, on nous conduisit dans tous leurs villages.

"Nous entrâmes assez tranquillement dans le troisième; (2) mais je trouvais sur le théâtre un spectacle plus affligeant pour moi que tous les supplices. Quatre Hurons faits prisonniers aillens, et amenés ici, venaient accroître le nombre des malheureux.

"Entre autres tourments qu'ils subirent, on coupa à tous quelques doigts et au plus âgé, les deux pouces. Je m'approchai d'eux, et je les instruis des vérités de la foi; je confirai le baptême aux deux premiers sur le théâtre même avec quelques gouttes d'eau, qu'ils étaient restés sur les feuilles des épis de blé d'inde, qu'on nous avait donnés pour nourriture, et aux 2 autres dans l'eau d'un petit ruisseau, que nous traversâmes, en allant à un autre village.

(1) Joseph Techeorait.
(2) Ce village se nommait *Lionnontagen*, c'est-à-dire deux montagnes rapprochées.

"Dans ce village la pluie cessa, mais le temps devint froid, et nous eûmes beaucoup à souffrir dans l'état de nudité où nous étions. Traisi de froid je descendais souvent du théâtre sans demander permission, et j'enrais dans quelque cabane; mais je commençais à peine à me réchauffer qu'on me forçait de remonter.

"Guillaume Couture n'avait encore perdu aucun doigt. Un Sauvage de ce village ne voulut pas le laisser dans cet état, et en conséquence il lui enleva la moitié de l'index droit. La douleur fut d'autant plus grande que le Sauvage se servit non d'un couteau mais d'une éaille de certains coquillages, qu'ils ont en abondance; et comme il ne pouvait couper le nerf trop dur et trop glissant, il le rompit en le lui arrachant avec tant de violence, que le bras enfla alors prodigieusement jusqu'au coude.

Un sauvage eut pitié de lui, et le garda dans sa main, pendant les 2 jours que nous passâmes dans ce village; ce fut une vive inquiétude pour moi, ne sachant pas ce qu'il était devenu.

"La nuit, on nous réunît dans une cabane, où les jeunes gens nous attendaient. Us nous ordonnèrent alors de chanter, comme c'est l'usage des prisonniers, et nous nous mettions à chanter (*parions-nous chanter autre chose?*) les cantiques du Seigneur sur une terre étrangère. Au chant succéda le supplice. C'est moi et René qui en eûmes la plus grande part. Car Guillaume restait chez son sauvage. Ils jetèrent sur moi, et surtout sur René, des cendres

chaudes et des charbons ardents. Sa poitrine en fut grièvement blessée.

"Avec des cordes, faites d'écorce d'arbres, ils me suspendirent par les bras à deux poteaux plantés au milieu de la cabane. Je m'attendais à être brûlé; car c'est la posture qu'ils donnent ordinairement à leurs victimes. Si jusque-là j'avais pu souffrir avec un peu de courage et de patience, je le devais, non à ma propre vertu, mais à celui qui donne la force aux faibles; alors comme abandonné à moi-même dans ce nouveau tourment, je pouvais des gémissements (car je me glorifierai volontiers dans mes infirmités, afin de la vertu de J. C. habiter en moi.) et l'excès de mes douleurs me fit conjurer mes bourreaux de relâcher un peu mes liens. Mais Dieu permit-il avec raison que plus je faisais instance, plus il me sermait étroitement. Après environ un quart d'heure de souffrance, ils me détachèrent; sans cela je serais mort. "Je vous remercie, ô mon Seigneur Jésus, de ce que vous avez bien voulu m'apprendre par cette petite épreuve, combien vous avez daigné souffrir pour moi sur la croix, lorsque votre très-saint corps était suspendu, non à des cordes, mais à des clous, enfoncés cruellement dans vos pieds et dans vos mains.

"Us me mirent ensuite d'autres liens pour me tenir attaché sur la dure, le reste de la nuit. Que ne fissent-ils pas alors à mes compagnons Hurons? Que n'essayèrent-ils pas de me faire; mais je vous remercie de non-venu, ô mou Dieu, de ne m'avoir pas laissé.